

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.685 - QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE - SAMEDI 21 AVRIL 1917

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, à ligne : 2 fr. - Réclames : 2,75 - Vals divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, à ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : à l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 5 Mois 9 fr. 12 fr. 17 fr.
Autres départements et l'étranger 6 fr. 11 fr. 16 fr.
Etranger (Union postale) 9 fr. 17 fr. 30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

"LE SANG"

C'est le titre d'une œuvre théâtrale où notre distingué confrère Paul Barlatier, directeur du *Séraphin*, s'est attaché à nous retracer en quelques tableaux saisissants les principales « époques », c'est-à-dire de la vie et du règne de François-Joseph. « Dramatique histoire », a écrit simplement l'auteur en guise de sous-titre. Cette dramatique histoire est en vérité une tragédie, et la plus émouvante, la plus angossante des tragédies. On y sent frissonner lugubrement toutes les terribles et toutes les affres de la Mort...

L'auteur du *Sang* n'a pas eu besoin de fausser l'Histoire pour avoir artificiellement l'intérêt tragique de son œuvre. Il n'avait pour ainsi dire qu'à raconter, et c'est ce qu'il a fait, en donnant à son récit la forme vivante du théâtre. Depuis le tumulte des révoltes hongroises de 1848 jusqu'aux abominations de la guerre actuelle, tous les faits qui ont marqué l'effroyable existence de l'empereur-roi défunt se trouvent évoqués là. A travers les vicissitudes déguisant très légèrement les noms des personnages et ceux des cités ou des pays, on voit surgir les événements horribles et mystérieux : le drame de Mayerling, l'assassinat de Genève, l'attentat de Sarajevo, le déchaînement de la monstrueuse contagion... Paul Barlatier s'est borné, au lieu de les présenter en une série de tableaux espacés selon leur ordre chronologique, à les grouper suivant les nécessités et les règles de l'art dramatique, ce qui était nécessaire, ainsi qu'il l'explique dans son avant-propos, pour donner à son œuvre le caractère d'unité réclamé par le théâtre. Mais il a raison d'ajouter que les événements se déroulent dans leur atmosphère historique réelle.

La seule liberté qu'il se soit permise avec l'Histoire a été de faire mourir son héros par les coups de la peste, au lieu de la mort par les coups de la peste, au lieu de la mort par les coups de la peste, au lieu de la mort par les coups de la peste...

Paul Barlatier imagine que les déceptions de la guerre ont poussé les Hongrois à tourner leurs armes contre François-Joseph. Dans une salle de son palais, l'empereur-roi entend les cris et les malédictions de la foule en furieux qui lassés, comme il le croit toujours, de « c'est avec le sang qu'on gouverne le monde », il commande de tirer sur les insurgés. Mais les soldats font cause commune avec la révolution. Les hurlements de la foule se rapprochent, le palais est envahi, déjà dans l'escalier la foule a crié, le sang s'arrête. Alors le misérable, dans une horrible vision de cauchemar, voit de toutes parts le sang venir à lui, monter vers lui, et petit à petit former tout autour de lui un rouge flot envahissant. C'est le sang de tous ses crimes. Et c'est le sang de toute cette guerre, « Ah ! s'écrie-t-il haletant, voici le grand flot, le grand flot, le flot sacré... le sang de toutes les races... le sang des nations... il est sur mes pieds... il est rouge... il est tiède... c'est un bain effroyable... et doux... encore, encore !... jusqu'à mes genoux, c'est cela... plus haut ! plus haut... »

Brusquement, à cette monstrueuse volupé du sang versé, succède l'étreinte atroce de la peur. François-Joseph recule hagard. Il veut que s'arrête de monter le flot qui va l'engloutir. « Assez !... assez, cela suffit maintenant, que le sang s'arrête... je suis l'empereur, j'ordonne qu'il s'arrête... » Cependant le sang monte toujours, il est à ses épaules, il est à sa gorge, il l'étouffe. L'empereur-roi roule à terre. Au moment où les insurgés vainqueurs pénètrent dans la salle, ils ne trouvent plus qu'un cadavre écroulé...

La destinée s'est montrée envers François-Joseph moins implacable que ne l'a été l'auteur du *Sang*. Nous ne croyons même pas que le vieux souverain ait connu à ses derniers instants les inquiétudes et les remords dont parle l'avant-propos de Paul Barlatier. Il est vraisemblable que le bandit couronné s'est éteint très paisiblement, car les deuil et les ruines de la guerre n'ont pas eu l'ébranlement que ne l'avaient ému durant sa longue carrière impériale et royale tous les drames au milieu desquels il avait imperturbablement

993^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 20 Avril.

Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

Au sud de Saint-Quentin, l'artillerie ennemie, vigoureusement contre-battue par la nôtre, s'est montrée active pendant la nuit.

Rencontres de patrouilles au nord d'Oruillers.

Dans la région de Laffaux, nous avons réalisé des progrès sensibles et fait une quarantaine de prisonniers. Nous avons repoussé plusieurs contre-attaques allemandes dans ce secteur.

Sur le plateau de Vauclerc et au sud-est de Courcy, nous avons enlevé à la grenade plusieurs tranchées.

A l'est de Loivre, une opération bien conduite nous a donné le terrain qui nous manquait.

— Et votre cote mal taillée? dis-je. — Le n'y crois plus. L'Allemagne sera écrasée.

Si j'avais soutenu le contraire, il se serait certainement fâché.

ANDRÉ NÉGIS.

Importante Entrevue à Saint-Jean-de-Maurienne

MM. Ribot, Lloyd George et Boselli s'entretenaient de la situation générale

Paris, 20 Avril.

M. Ribot et M. Lloyd George se sont rendus à Saint-Jean-de-Maurienne pour traiter un certain nombre de questions et s'entretenir de la situation générale avec M. Boselli, président du Conseil, et M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie.

Ils sont retournés à Paris ce matin.

Rome, 20 Avril.

L'agence Stefani publie le communiqué suivant :

Une entrevue entre MM. Boselli, président du Conseil des ministres italiens ; Sonnino, premier ministre des Affaires étrangères d'Italie ; Lloyd George, premier ministre anglais, et Ribot, président du Conseil des ministres français, a eu lieu hier, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Les ministres italiens, anglais et français étaient accompagnés par MM. Barrère, ambassadeur de France à Rome ; Salvago-Raggi, ambassadeur d'Italie à Paris ; et de Martino, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères d'Italie ; Cancellieri, chef de cabinet de M. Boselli ; comte Aldrovandi, chef de cabinet de M. Sonnino ; général Mac Donald et par le colonel Hankey.

L'entrevue a eu lieu dans la plus grande cordialité et a donné une nouvelle occasion de constater le parfait accord existant entre les Alliés.

La Presse et la Censure

Le contrôle des télégrammes et le régime des petites annonces

Paris, 20 Avril.

M. Brousse, député, avait demandé au ministre de la Guerre s'il ne pourrait pas, afin d'abréger sensiblement la durée de la transmission à leur destination des télégrammes de presse, transférer dans les bureaux du central télégraphique où se fait déjà le contrôle des télégrammes ordinaires, la censure des télégrammes de presse.

Le ministre de la Guerre vient de répondre à M. Brousse :

La censure des télégrammes de presse et celle des journaux par les mêmes informations identiques au sujet desquelles il ne peut intervenir qu'une seule et même décision ; elles sont en conséquence faites par le même personnel et doivent nécessairement fonctionner dans le même local. L'installation de la censure au ministère de l'Instruction publique (101, rue de Grenelle) a été déterminée par la proximité immédiate du bureau central télégraphique (101, rue de Grenelle) ; l'expérience a prouvé que la communication des télégrammes dans ces conditions ne demande pas plus de temps

LA GUERRE

Toutes les contre-attaques allemandes sont repoussées sur notre front

Nos troupes poursuivent leur marche victorieuse

Paris, 20 Avril.

Les ministres se sont réunis ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. M. Ribot, président du Conseil, fait part au Conseil de l'intervention, qu'en compagnie de M. Lloyd George, il a eu hier, à Saint-Jean-de-Maurienne, avec M. Boselli, président du Conseil et M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie.

Le Conseil s'est ensuite entretenu de la situation militaire et diplomatique.

plusieurs points contre nos armées de Sols-sons, Reims et de Champagne. Partout ses attaques ont été brisées par nos feux.

MARIEU RICHARD.

Le maréchal Joffre invité à visiter le Canada

Londres, 20 Avril.

On télégraphie d'Ottawa que sir George Foster, remplissant par intérim les fonctions de premier ministre du Canada pendant l'absence de sir Robert Borden, doit se rendre à Washington pour souhaiter la bienvenue au nom du Dominion aux délégués alliés à la Conférence de guerre. Sir George Foster doit en outre inviter le maréchal Joffre à aller visiter le Canada.

Le Comble du Mensonge allemand

La Neue Badische Landes Zeitung commente la situation militaire dans un article qui a pour titre : « La presse française et notre victoire en Champagne ».

LA SITUATION SUR NOTRE FRONT

La Victoire anglaise

Communiqué officiel

Londres, 20 Avril.

Nous avons effectué une progression au cours de la nuit, vers Villers-Guislain.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler.

L'Offensive anglaise continue...

L'artillerie travaille et les Allemands se fortifient

Front britannique, 20 Avril.

De l'envoyé spécial de l'agence Havas :

Parce que, selon les termes mêmes du communiqué britannique, aucun événement important n'est à signaler, sur le front tenu par nos alliés, il ne faudrait pas en conclure que l'offensive anglaise n'est pas terminée.

Une offensive, si heureuse soit-elle, est fatalement un drame en plusieurs actes et les acteurs souffrent et comme le théâtre en la circonstance est en plein air, on est bien obligé de tenir compte du temps.

Si le public était par hasard tenté de se plaindre de la durée de ces actes, de moins à ceux qui nous intéressent, c'est-à-dire à nos propres soldats.

La vérité, nous passons sur le front britannique dans une période de consolidation et de préparation. La première est virtuellement terminée et l'échec de toutes les contre-attaques allemandes est la preuve que nous tenons solidement nos positions conquises. Il s'agit maintenant de préparer de nouveaux bonds en avant et c'est là le travail de l'artillerie. Il va de soi que le commandement est maître de l'heure et il agit en parfaite communion d'idées et de plans avec le commandement français.

Les choses se passent ainsi, comme sur le front anglais. L'ennemi n'a jamais été aussi nombreux que maintenant sur le front occidental ; il est vrai que ses pertes sur notre front depuis le 9 ont été également considérables. Pour ne parler que du secteur de la récente offensive on peut estimer à neuf divisions le total des unités qui ont dû être mises au repos par l'ennemi après avoir ploué avec nos troupes. Ces unités ont dû perdre cinquante pour cent de leurs effectifs.

Nous avons observé depuis quelques jours certains travaux de retranchement au delà de la ligne Hindenburg, ce qui semblerait indiquer que l'ennemi n'a pas une foi inébranlable dans la solidité de cette dernière. Des incendies et des explosions ont été observés en plus grand nombre que de coutume

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 20 Avril.

L'anxiété avec laquelle nous suivons jour par jour, d'un communiqué à l'autre, les phases de la bataille engagée sur notre front, ne doit pas nous faire perdre de vue son caractère véritable. Ce n'est pas assez de dire que c'est la plus formidable bataille de la plus formidable des guerres. C'est en réalité l'épreuve suprême en vue de laquelle les adversaires ont ramassé et tendu toutes leurs forces et toutes leurs énergies.

Une telle rencontre qui met aux prises des millions d'hommes sur un champ immense ne peut pas se terminer en quelques jours. Il faut se rappeler de la bataille de Verdun qui dura trois mois pour recommencer sur la Somme. Celle de 1917 ne sera pas aussi longue.

L'ennemi n'ignore pas que s'il est tenu sur ses positions actuelles il devra se retirer, s'exposant d'autre part aux conséquences qu'un tel événement produirait à l'intérieur de l'empire. Il sait, l'ennemi, que, battu sur notre front, il n'a plus rien à espérer par ailleurs. Cela revient à dire qu'il emploiera tous les moyens pour résister au choc impétueux des armées franco-britanniques. Enfin, il y a une autre erreur courante laquelle je mets en garde mes lecteurs. C'est celle qui consisterait à mesurer la valeur de nos succès à l'étendue du terrain reconquis. Il faut apprécier l'étendue et l'importance des positions prises. Nous combattons pour enlever à l'ennemi les points d'appui de toute sa ligne. Ces points enlevés, c'est le recul forcé, le recul lointain, suivi bientôt d'autres retraites.

Voilà, en deux mots, pourquoi la bataille est décisive et, parlant, pourquoi elle est si dure. Voilà pourquoi il convient de ne pas s'enlever, de ne pas s'impatienter dans le désir de solutions hâtives impossibles.

Nous avons toutes les raisons d'être confiants. Soutenons de toute la ferveur de nos espérances et de notre admiration nos héroïques armées qui forgeront en ce moment un monde nouveau. La victoire viendra sûrement. Ce n'est qu'une question de méthode et d'endurance.

Notre armée de gauche a réalisé hier d'importants progrès. Laffaux, Azy, Jouy sont tombés en son pouvoir, ainsi que le fort de Condé. L'ennemi tient encore un cul-de-sac dans nos lignes et on peut se demander comment il pourra s'en tirer.

A l'est, nous avançons sensiblement du côté de Courteçon, de Brimont et Berniercourt. L'armée de Champagne a remporté également de très appréciables succès à Moronvillers et entre Aubérive et Vaudécourt. L'ennemi a réagi violemment sur

IL Y A UN AN

Vendredi 21 Avril

Premier débarquement des troupes russes à Marseille.

Nous pressions au Mor-Homme, à la Isère nord du bois des Carrières, à l'ouest de Douaumont et dans le secteur sud du bois d'Haudromont.

Interviewé, M. Thomas s'est déclaré enchanté de son voyage. La traversée de la mer du Nord s'est effectuée rapidement et sans incident. Questionné au sujet de la révolution russe, le ministre dit :

La liberté de la Russie est impossible sans une victoire militaire. Elle de la guerre, la révolution continuera jusqu'au bout, jusqu'à la présence de nouveaux dirigeants. Les Russes ne tomberont pas dans le piège des puissances centrales les invitant à conclure une paix séparée.

Au sujet des effets du blocus sous-marin, le ministre s'exprime ainsi :

Certes, ce blocus est gênant, mais nous nous efforçons d'en tirer le meilleur parti possible. L'armée française est maintenant plus forte que jamais. La révolution russe et la participation de l'Amérique ont causé une profonde impression en France, dont le peuple est inspiré d'un plus grand enthousiasme et d'une confiance nouvelle.

Le ministre nous dit ensuite que les nations scandinaves ne pouvaient rester impassibles en présence d'un tel mouvement démocratique, dont le but est de créer un nouveau monde, une nouvelle civilisation. Finalement, elles entreront en lice. Elles y entrèrent par le même personnel et doivent nécessairement fonctionner dans le même local.

Il est nécessaire, ajouta M. Thomas, que toutes les nations qui ont un passé héroïque, s'associent aux grandes nations alliées qui luttent pour les idéals sublimes d'un meilleur avenir.

mal une myriade de taches de roussour qui faisaient son désespoir.

Boyer, qui avait passé une excellente nuit, était, ce matin-là, d'une humeur délicateuse. Le moment est venu de choisir pour la communication à laquelle Madeleine songeait une heure auparavant, si le billet qu'elle venait de recevoir n'avait complétement bouleversé ses desseins et ne lui avait fait remettre à plus tard un entretien que la visite de Verdure et Morleau allait en outre rendre probablement inutile.

D'ordinaire la jeune fille s'efforçait de prononcer quelques paroles au cours de l'unique repas qu'elle prenait en compagnie de son soi-disant père.

Mais cette fois elle était trop préoccupée pour prendre part, si peu que ce fût, à la conversation engagée devant elle ; et Boyer eut beau discourir durant tout le repas avec une faconde particulièrement verbeuse, il ne réussit qu'à lui arracher, de temps à autre, d'indifférents monosyllabes qui prouvaient à quel point son esprit était ailleurs.

Le déjeuner terminé, elle se hâta de remonter dans sa chambre, où elle allait être enfin délivrée de cet importun bavardage.

Dès qu'elle fut sortie de la pièce, Boyer disait à sa femme :

— Décidément les soins du docteur Dubois ne m'ont pas fait de donner de bien fameux résultats. Il a beau passer presque tous les jours une heure ou deux auprès de sa malade, elle est de plus en plus malade. Je ne l'ai jamais vue aussi sombre qu'aujourd'hui.

— Qu'est-ce que tu veux ? répondit Mme Valentin... Avec les fous, on ne sait jamais sur quel pied danser... Au fond, j'aime autant qu'elle ne guérisse pas trop vite. Plus sa maladie durera, plus longtemps nous demeurerons ici.

— Naturellement.

— Je ne sais pas si tu es comme moi... mais je me suis très vite faite à cette petite existence. La vie de château... des domestiques... rien à faire... deux mille francs qui tombent tous les mois... c'est, à cheval Boyer, une bonne auto qui me conduit à la gare à une allure de milliardaire...

« Ceci me fait penser que l'heure de mon train approche et qu'il est temps de filer si je ne veux pas le rater. Aussi, en allant rejoindre la petite torquée, fais-moi donc le plaisir d'envoyer dire à Francis que je suis prêt à partir. »

C'est entendu.

Sa femme une fois sortie, Boyer attrapa à lui une bouteille de vieille fine champagne qu'on avait déposée sur la table en servant le café. S'en versa une large rasade dans une petite timbale d'argent placée à portée de sa main, en avala deux ou trois gorgées, exprima sa satisfaction par un petit claquement des lèvres, destiné, selon lui, à flatter ses papilles et à lui faire ainsi mieux apprécier la saveur de l'alcool, puis saisissant une boîte de havanes qui accompagnait la bouteille d'eau-de-vie, il en prit un, le fit craquer à son oreille, le décapsula d'un coup de dent, l'alluma en ayant bien soin de ne pas détériorer la bague de papier doré qui l'encerclait, et, régulièrement, méthodiquement, se mit à en tirer de grosses bouffées. Quel plaisir ! Une après l'autre au plafond de la pièce, en suivant d'un air attendri les volutes bleues qui s'échappaient, et où sans doute il voyait se dessiner quelque merveilleux être digne d'un conte des Mille et une nuits.

Maxime LA TOUPE.

[La suite à demain.]

Feuilleton du Petit Provençal du 21 Avril

— 114 —

La Petite Magg

TROISIÈME PARTIE

Canailles et braves gens

— Ne parlez pas si haut... Il ne faut pas qu'on entende... On me l'a bien recommandé... c'est un secret.

Mais de qui est cette lettre ? Interrogée-elle tout en se conformant au désir de l'enfant.

Il paraît que vous le verrez en la lisant... moi, je ne connais que celui qui me l'a donnée... et c'est quelqu'un dont je ne dois parler... à personne.

Très troublée par ce qu'elle entendait et souvenant instinctivement qu'elle allait apprendre une grave nouvelle, la jeune fille reprit :

— Eh bien, mon mignon, donne-la moi, te l'attends que je voie encore si nous sommes bien seuls... oui... pas de danger... prenez vite... elle est dans la poche de mon tablier.

Fébrilement, la petite Magg fouilla dans le sarras de l'écolier.

Ses doigts rencontrèrent un petit morceau de papier plié en quatre.

— Pas ici... allez dans votre chambre...

ou personne ne pourra vous voir... Lisez la lettre et revenez me donner la réponse... En vous attendant, je vais faire semblant de jouer... Si on me demande ce que je fais là, je dirai que vous êtes allé me chercher un bonbon.

Comme fascinée par les paroles de l'enfant, la petite Magg, sans répondre, se leva et d'un pas rapide se dirigea vers la maison.

Tenant précieusement le petit billet dans sa main fermée, elle gravit lestement l'escalier et gagna sa chambre.

Personne ne s'y trouvait.

Elle poussa la porte, tourna avec précaution la clef dans la serrure, et bien certaine alors de ne pas être surprise dans sa lecture, elle déplia vivement le papier et y jeta les yeux.

Tout d'abord elle ne vit pas les mots qui y étaient écrits.

Un nuage obscurcissait son regard et son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, tant elle se sentait instinctivement troublée par la teneur de ce message, envoyé d'une façon aussi mystérieuse.

Enfin, elle parvint à dominer son trouble, et les caractères tracés sur le papier devenant enfin visibles à ses yeux, elle lut ce qui suit :

« Mignonne, »

Deux hommes que vous connaissez peut-être ont une communication de la plus haute gravité à vous faire. Il leur est impossible de se confier à ce papier, mais sachant qu'il y va de votre existence, car sa grosse écriture porte votre menace. »

Un grand danger me menace ! murmura-t-elle. Deux hommes que je connais peut-être. Qu'est-ce que tout cela signifie.

Anxieuse de connaître le reste du billet, elle y reporta précipitamment les yeux.

La lettre se terminait ainsi :

« Ce soir, à 10 heures, ces deux hommes se trouveront sous votre fenêtre, avec une échelle qui leur permettra de s'introduire auprès de vous, à moins que vous ne préfériez venir les rejoindre. De toute façon, ouvrez votre croisée à l'heure indiquée... »

« Faites-vous savoir par notre petit message si oui ou non vous consentez à nous accorder cette entrevue. »

« Ne parlez de tout ceci à qui que ce soit et soyez assurée que vous n'aurez pas à regretter de vous être étre à de braves gens qui signent :

« ANATOLE VERDUREL, »
« HIPPOLYTE MOULLEAU »

La petite Magg avait à peine lu les noms de ses deux vieux amis qu'elle poussait une exclamation étouffée.

— Eux ! si-elle, en comprimant de la main les balancements désordonnés de son cœur, eux ici !

Après avoir s'interrompait, soudain désorientée par la rédaction étrange du billet.

Si c'étaient vraiment les deux inespérables qui l'avaient écrit, pourquoi ces mots qui semblaient indiquer un doute de leur part : « Deux hommes que vous connaissez peut-être. »

Bref, aucune erreur n'était possible ; c'étaient bien les deux figurants qui lui écrivait ce billet.

Et, oubliant déjà qu'il y était question d'un grand danger suspendu sur sa tête, elle se disait, avec une joie fébrile, que, par Verdurel et Morleau, elle aurait enfin des nouvelles de ses parents.

Alors, sans perdre une minute, elle courait ouvrir sa porte, puis se précipitait dans l'escalier, et regagnant le jardin où le petit Jean était gravement occupé à dessiner des ronds dans le gravier de l'allée.

A sa vue, il se relevait.

Elle le reprit aussitôt dans ses bras et, tout en faisant mine de l'embrasser, elle lui murmura à l'oreille :

— Tu diras que j'ai répondu : oui.

Bien, mademoiselle, fit le gamain.

Et il s'éloigna en courant.

Restée seule, la petite Magg se prit la tête entre les mains, et déjà elle s'absorbait dans ses méditations, quand au premier étage de la maison, la voix acide, criarde de Mme Valentin se fit entendre.

— Venez-vous ? ma chère enfant, invitait-elle... Le déjeuner est servi.

Brusquement arrachée à ses pensées dans un moment où, plus que jamais, elle éprouvait le besoin de se replier sur elle-même, la petite Magg se leva avec effort.

Après quelques instants, elle se précipita dans sa chambre, où elle avait la présence d'esprit de répondre à sa gardienne : — Me voici.

